

Philippe Chabasse

avec Camille Sayart

Préface de Xavier Emmanuelli

HUMANITAIRE

Une vie d'actions



De **Médecins Sans Frontières** au **prix Nobel de la paix**, le parcours engagé de l'un des dirigeants de **Handicap International**

A L I S I O

HUMANITAIRE

Une vie d'actions

« Médecins du Monde, Aide Médicale Internationale et Handicap International ont été les enfants prodigieux d'un nouvel élan humanitaire dont Philippe Chabasse est l'un des héritiers mais aussi l'un de ces hommes créatifs, fondateurs, par son professionnalisme, sa passion et son engagement dans cette culture de l'humanitaire qui a marqué le dernier tiers du XX^e siècle. »

Xavier Emmanuelli

Médecin de formation, Philippe Chabasse a mené la quasi-totalité de sa carrière dans l'action humanitaire internationale.

Il prend part, à partir de 1983, à l'aventure Handicap International dont il restera l'un des trois codirecteurs durant 20 ans. À partir de 1992, il participe à la Campagne internationale pour l'interdiction des mines, qui obtient le prix Nobel de la paix en 1997. Il est aujourd'hui Secrétaire Général de la Fédération Handicap International et collabore avec l'association Habitat et Humanisme.

Ce livre est le récit de son parcours, un hommage aux hommes et aux femmes qui furent ses compagnons de route autant qu'un témoignage inspirant à l'engagement.

Les Éditions Alisio reversent 1 € à Handicap International par exemplaire vendu.

ISBN 979-10-92928-78-5



19,90 euros
Prix TTC France

ALISIO

photographie : Philippe Chabasse

design : Célia Cousty

RAYON : TÉMOIGNAGE

Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :

www.alisio.fr

Alisio est une marque des éditions Leduc.s

Maquette : Sébastienne Ocampo
Relecture-corrrection : Rémy Coton-Pélagie

© 2018 Alisio,
une marque des éditions Leduc.s
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
ISBN : 979-10-92928-79-2

Philippe Chabasse

avec Camille Sayart

HUMANITAIRE

Une vie d'actions

A L I S I O

Sommaire

Préface	7
Prologue	11
1. Dans leur salle d'attente, deux milliards d'hommes	17
Nous devenons tous sans frontières	33
Peste noire au Zimbabwe	38
Solidarité avec Solidarnosc ?	43
La vie d'un réfugié est une impasse	46
Les silences de la guerre	58
En Birmanie avec Yvette Pierpaoli	63
Des prothèses pour les réfugiés mutilés	68
« Le lauréat du premier forum d'Agen est... »	77
2. Là où la terre tremble	85
Volcan en Colombie, séisme en Arménie	96
Au Tchad avec le père Guimbaud	101
Vincent Gernigon	104
Le traumatisme roumain	116
Attention aux doux rêveurs	125
Vers un nouvel élan	135

3. La planète se mobilise contre les mines antipersonnel	141
Première victoire à Vienne	150
L'interdiction totale sinon rien	158
Mort de Diana, naissance du traité	170
Le prix Nobel de la paix	174
Des tensions de dernière minute	179
Après la signature, l'application	186
4. Des diplomates « insensibles » aux industriels « cupides »	191
Premières difficultés financières	199
Total et L'Oréal	204
La révolution des seniors	218
Le père Devert	222
Épilogue	229
Remerciements	237

*À Monique,
Pour le temps que je ne lui ai pas consacré,
pour les mots que nous n'avons pas trouvés.
À mes enfants, parce que c'est aussi un peu leur histoire.*

Préface

Le grand ancêtre, le modèle fondateur, c'est le CICR. Le Comité international de la Croix-Rouge qui ne se déployait qu'en cas de conflits armés, à condition qu'il s'agisse de guerre déclarée. C'est ainsi que le CICR a été silencieux en particulier lors du conflit algérien, car ce n'était pas une guerre mais une opération de maintien de l'ordre. Depuis, l'organisation s'est adaptée pour répondre à bien d'autres missions. Mais il y a près d'un siècle et demi, c'était la seule référence et le seul acteur humanitaire crédible dans les conflits.

En France, après l'apparition du SAMU et la conceptualisation de la médecine et chirurgie d'urgence, la lignée a été créée par Médecins sans Frontières (MSF), à l'origine d'une nombreuse famille mais aussi d'un profond changement culturel dans l'intervention humanitaire. Une nouvelle notion de l'humanitaire quasiment intégrée aux actions de la politique étrangère de l'Europe.

Médecins du Monde (MDM), Aide Médicale Internationale, Handicap International ont été les enfants prodigieux de ce nouvel élan humanitaire et ont contribué à forger un mythe, celui des « French Doctors », un rêve, une école de courage et une profession.

Philippe Chabasse est l'un de ces héritiers, mais aussi l'un de ces hommes créatifs, fondateur par son enthousiasme, son professionnalisme, sa passion et son engagement, de cette culture de l'humanitaire qui a marqué le dernier tiers du xx^e siècle.

Le milieu de l'humanitaire est restreint et l'on croise avec le temps les uns et les autres sur les routes du monde à l'occasion des crises. C'est comme cela qu'on se connaît tous. Certes, les états-majors et les chefs s'observent, parfois se combattent ou s'excommunient, combats feutrés, cela s'entend. Querelles de pouvoir, de stratégies, de conceptions... Mais les volontaires sur le terrain se respectent et s'aident quelle que soit leur association. C'est ainsi que j'ai croisé Philippe dans les camps de réfugiés cambodgiens, et vu naître une association qui va prendre, dans les années qui vont suivre sa création, une ampleur considérable, par son engagement bien sûr, son audace et sa foi dans l'action humanitaire. Mais surtout par ses objectifs, ses techniques, son expérience et son savoir-faire. Il s'agit de Handicap International, dont Philippe Chabasse va être une des pièces maîtresses, fort de son expérience à MDM et MSF.

C'est là, à mon avis, qu'il va s'épanouir et réaliser pleinement ses qualités.

Handicap International a eu des modèles, les frères Jaccard, mais surtout des hommes qui ont su la rendre immédiatement solide et crédible. Outre Philippe, Jean-Baptiste Richardier et Claude Simonnot unissent leur force et leur talent : ce qui n'était qu'une opération locale et ponctuelle devient une action puissante et universelle sur l'appareillage et la rééducation des mutilés. Et où trouve-t-on ces

mutilés ? Sur les terrains de guerres et de crises, où les dégâts physiques et psychiques sont considérables. Et quand les projectiles, les bombes et les mines ne tuent pas, ces armes laissent des séquelles qui handicapent à vie, les combattants bien sûr, mais plus souvent des civils, des femmes et des enfants. Ce sont eux qui bouleversent les médecins, et ceux-là vont inventer des prothèses efficaces ou de fortune pour remettre hommes, femmes et enfants debout.

Comme ils sont légitimés par leurs actions, ils vont interpeller le monde entier sur « l'ennemi éternel », sur les mines antipersonnel, l'arme la plus cruelle et la plus sournoise car elle tue encore des années après la fin des conflits. Philippe Chabasse est de ce combat qui paraissait tellement démesuré que personne n'y croyait vraiment.

Et ce combat est gagné !

J'ai personnellement eu la joie d'en être un des acteurs. J'avais croisé, à maintes occasions, Philippe mais aussi ses compagnons, et la providence a voulu que ce soit moi qui lui annonce que notre pays avait définitivement mis fin à la fabrication et à la vente des mines antipersonnel. Ce fut un moment inoubliable, privilégié.

Philippe le raconte dans son récit. Il raconte sa trajectoire avec tact et pudeur, il ne sait pas bien dire « je ». S'il dit le plus souvent « nous » c'est que, comme les humanitaires, il sait que c'est une équipe dans laquelle il a œuvré, lui et ses valeureux compagnons, qui a gagné.

Ces hommes modestes et courageux sont aussi importants pour nous. Peut-être rejoindront-ils un jour les héros fondateurs comme Schweitzer ou Saint-Exupéry, qui sont

Humanitaire

des références et des rêves pour les jeunes gens et les enfants
qui se cherchent.

Voilà à quelle lignée appartient Philippe.

Bonne chance et longue vie à lui.

Dr Xavier Emmanuelli
Président du SAMU Social International
Fondateur de Médecins sans Frontières
Fondateur du SAMU Social
Ancien ministre

Prologue

Il suffit parfois d'un rien ; un article, un livre, un témoignage, une rencontre... Soudain, des idées enfouies, déliées, s'assemblent en une pensée nette et cohérente. C'est le déclic, ce « bon sang, mais c'est bien sûr, voilà ce que je pense, voilà ce que je veux faire de ma vie ! » J'ai vécu l'un de ces rares moments, souvent décisifs dans une existence, un soir de novembre 1978.

Je suis alors étudiant en cinquième année de médecine au centre hospitalier universitaire du Kremlin-Bicêtre, spécialisation « maladies tropicales ». J'ai choisi les études de médecine parce que cette voie menait à un large choix de métiers, mais aussi parce qu'elle me permettait de retrouver mes copains de terminale... Sans grande conviction, en quelque sorte.

En parallèle de cette passion très relative pour les études supérieures, mon goût du voyage m'a emmené, deux ans plus tôt, en Afrique de l'Ouest. J'ai lâché la fac pour traverser une partie du continent au volant d'un combi Volkswagen que j'ai vendu en Côte d'Ivoire. L'aventure a continué en stop à travers le Mali, le Niger, le désert du Sahara vers Tamanrasset et l'Algérie. Depuis, je n'aspire qu'à renouveler l'expérience.

Nous sommes une quinzaine d'étudiants dans cette salle à moitié vide, étroite et déjà sombre en cette fin d'après-midi. J'attends avec mes camarades l'arrivée d'un conférencier, un gastro-entérologue dont le grand public méconnaît encore

le nom. Quand Bernard Kouchner franchit la porte, je découvre un personnage d'une dizaine d'années mon aîné, vêtu d'un pantalon de golfeur marron et d'une casquette dans les mêmes tons. Il a l'allure et l'élégance d'un romantique du XIX^e siècle. Notre petit groupe constitue déjà un auditoire pour l'orateur charismatique et l'homme d'action qu'il a toujours été, avant l'homme politique qu'il deviendra.

Bernard Kouchner partage avec ferveur sa vision d'une médecine « humanitaire » au service de tous ceux qui subissent les soubresauts et les errements du monde. Il prône un volontariat médical pur et dur, des missions courtes autour desquelles il faut mobiliser au maximum l'opinion publique occidentale. Les intentions comptent au moins autant que les résultats, il en est convaincu. Il nous raconte ses engagements politiques militants d'avant 1968, sa mission au Biafra avec le Comité international de la Croix-Rouge, la fondation de Médecins sans Frontières en 1972, et les enjeux gigantesques auxquels font face ces acteurs au Bangladesh, au Liban ou en mer de Chine.

En écoutant cette conférence, je comprends qu'il est possible de concilier mon attrait pour le voyage et ces cinq années déjà investies sur les bancs de la faculté de médecine. Devant mon enthousiasme, Bernard Kouchner gratte sur un bout de papier les coordonnées de MSF. Dès le lendemain, je me retrouve à trier des médicaments dans un sous-sol du XII^e arrondissement de Paris, au siège de cette toute petite association.

Mes études et les stages hospitaliers absorbent la majeure partie de mon temps mais la vie associative m'intrigue. Le charisme des orateurs me captive davantage que les cours de médecine. Je veux m'engager, dès que possible, sur l'un des

terrains d'opération de MSF, peu importe où, peu importe pour combien de temps.

Pour terminer rapidement ma formation et acquérir un minimum d'expérience dans l'exercice concret de la médecine, je choisis de faire mon stage interné de fin d'études au sein d'un service d'urgences, ainsi que quelques remplacements en médecine générale.

Ni vocation médicale particulière donc, ni altruisme chevillé au corps, encore moins une quelconque foi religieuse. Avec le recul, je ne suis pas sûr de bien comprendre les origines de mon désir d'engagement. Il s'agit d'un complexe mélange d'envie de découverte et de volonté d'action sans doute hérité de mes parents. J'ai été éduqué dans l'idée qu'une vie est faite de choix et n'a de sens qu'à la condition d'en être pleinement acteur.

Mes parents m'ont toujours accordé leur confiance. Ils m'ont valorisé, ils m'ont encouragé. N'était-il pas naturel de partager cette force, d'en faire profiter d'autres moins chanceux? Je crois à la valeur de l'action, à la responsabilité individuelle. Regarder ou commenter le monde ne me suffit pas. Je pense qu'il faut mettre les mains dans le cambouis si l'on veut y inscrire une empreinte, même minime.

Je poursuis mes études de médecine en 1979, l'année de la scission de Médecins sans Frontières, de la création de Médecins du Monde et d'Aide Médicale Internationale. Dans l'attente d'un futur départ en mission, j'assiste en spectateur au tourbillon des controverses, au choc de personnalités, à ces combats politiques et stratégiques – grands

et petits – au cours desquels les relations humaines se nouent et se dénouent.

De ce bouillonnement de la fin des années 1970 émergera un noyau d'une centaine de personnes, qui développeront et façonneront l'action humanitaire telle que nous la connaissons aujourd'hui.

J'ai eu la chance de faire partie de ce groupe.

D'abord sur le terrain pendant quatre ans avec MSF, ensuite pendant vingt ans comme codirecteur de l'association Handicap International (HI) dont je suis devenu, plus récemment, secrétaire général, membre bénévole du conseil d'administration.

Créée en 1982 par quelques amis, Handicap International fait aujourd'hui partie des plus grandes organisations non gouvernementales (ONG) internationales. Son nom et son action sont connus dans nombre de pays du monde, tant du grand public que des responsables politiques et des hauts fonctionnaires des organisations internationales, actives dans la sphère de la coopération au développement, de l'aide d'urgence ou de l'assistance aux personnes handicapées et aux victimes des mines antipersonnel.

Malgré les tensions, les questionnements et les séparations douloureuses qu'entraîne une croissance de ce type dans toute organisation humaine, Handicap International a su grandir et se diversifier en gardant son esprit militant, son enthousiasme, son refus de l'inéluctable. L'association est

parvenue comme peu d'autres à allier légitimité technique, performance de communication et efficacité du combat politique. Je le pense encore sincèrement, à l'heure où je ressens le besoin de mettre en mots cette aventure collective à laquelle j'ai eu le privilège de participer.

Nombre d'acteurs de ce microcosme humanitaire ont déjà publié de riches et passionnants écrits sur ce sujet. Le mien propose une vision personnelle, *a fortiori* parcellaire puisque je n'y relate que les événements auxquels j'ai pris part. J'espère qu'il sera utile à celles et ceux qui veulent mieux connaître ou s'engager dans le monde des ONG. Ce monde souvent idéalisé, parfois méprisé, est composé de femmes et d'hommes ordinaires, avec leurs forces et leurs faiblesses. Il ne faut pas y chercher des héros. Les héros sont ailleurs : chez ceux qu'on ne valorise jamais, ceux qui se battent au quotidien pour leur liberté, ceux qui affrontent la maladie ou la pauvreté.

Des premières missions clandestines en Afghanistan, au début des années 1980, aux prises de paroles dans les enceintes des Nations unies quinze ans plus tard, j'ai vécu le déferlement humanitaire consécutif au tsunami en Asie du Sud-Est ou au séisme sur l'île de Haïti, en passant par les grands élans populaires du type Band Aid et les premiers questionnements sur l'instrumentalisation de l'aide au Cambodge ou en Éthiopie. Autour de la Roumanie, de la Bosnie ou du Rwanda, j'ai été témoin des emballements, des erreurs, des dérapages médiatiques, politiques et parfois financiers des années 1990, ainsi que des tentatives de

manipulation ou de remise en cause par toutes sortes de redresseurs de torts plus ou moins légitimes.

La Campagne internationale pour l'interdiction des mines (ICBL) a été la période la plus intense et la plus passionnante de mon engagement. Je raconte les coulisses de cette épopée, ses moments de creux et ses rebondissements, jusqu'à sa conclusion historique : la signature en 1997 du traité d'Ottawa, notre victoire, couronnée la même année par le prix Nobel de la paix.

1. Dans leur salle d'attente, deux milliards d'hommes¹

Opération à la bougie en Afghanistan

« Oui, oui, Philippe est disponible, son sac est prêt. Il peut partir demain, ça vous va ? » C'est la réponse de ma mère à la responsable du recrutement des volontaires chez Médecins sans Frontières. Juliette Fournot s'étonne au bout du fil : elle n'a jamais entendu une mère aussi enthousiaste à l'idée que son fils s'aventure dans un pays en guerre... l'Afghanistan !

Ma mère, confiante de nature, sait à quel point je rêve de ce voyage. Deux ans auparavant, au moment où les frontières s'ouvraient timidement, j'avais acheté une Renault 4 fourgonnette pour faire la longue route jusqu'à ce pays dont les légendes m'envoûtaient. Mais les chars de l'Armée rouge avaient brisé mon projet. Avec l'invasion de l'Afghanistan, les soviétiques voulaient contrer un coup d'État imminent

1. Cette phrase est le thème de la première campagne de communication de Médecins sans Frontières, en 1979.

et maintenir leur influence dans la région. Les frontières ayant été brutalement refermées le 28 décembre 1979, ma 4L n'a guère servi qu'à m'offrir un refuge de fortune, entre les nuits de garde à l'hôpital, les stages et les cours.

Cette fois, l'intervention soviétique m'offre bien mieux qu'un simple voyage touristique : l'opportunité d'y exercer mon métier de médecin.

Ma joie est d'autant plus grande que Médecins du Monde m'avait proposé une première mission quelques semaines plus tôt, annulée à ma grande déception au dernier moment car les conditions de sécurité n'étaient pas réunies.

Quand ma mère reçoit l'appel inespéré de Médecins sans Frontières en novembre 1980, toutes les dispositions pour mon départ sont donc déjà prises. J'ai entassé dans mon sac une bonne paire de chaussures de marche, un duvet très chaud, le minimum vital du routard aguerrri, ainsi qu'une paire de gants de montagne offerts par mon père. Et trompé mon impatience en dévorant tous les livres sur la société afghane.

Je m'empresse de rappeler Juliette Fournot. Elle m'explique qu'elle a retrouvé les coordonnées de mes parents dans le dossier des volontaires au départ. MSF cherche en urgence un médecin pour compléter leur équipe de volontaires. Je lui confirme que je suis prêt à partir immédiatement. Mon rêve afghan est enfin sur le point de se réaliser.

Depuis la création de Médecins du Monde en mai 1980, il m'était apparu naturel d'accompagner la nouvelle aventure de l'homme qui avait été l'initiateur de ma volonté d'engagement. Bernard Kouchner avait fondé MDM à la suite de son exclusion de MSF. Je fréquentais ainsi ses bureaux, rue

du Fer-à-Moulin, dans le V^e arrondissement de Paris, aussi assidûment que les couloirs de l'hôpital.

Pendant l'assemblée fondatrice de MDM, j'ai découvert les dessous du putsch dont Kouchner avait été victime au sein de MSF. Trop sûr de sa légitimité, il avait sous-estimé les jeux d'influence et les procurations de vote qui font la richesse de la vie associative démocratique : il n'avait pas vu venir le coup. Ce jour-là, j'ai appris comment verrouiller les statuts d'une association.

Même si l'exclusion de Kouchner a été brutale, elle résultait d'un désaccord déjà ancien et profond entre deux camps qui s'affrontaient au sein de MSF. Les envolées lyriques de Kouchner inspiraient en effet un scepticisme grandissant. Certains désapprouvaient sa volonté de pratiquer un humanitaire de mobilisation et de combat politique, en s'appuyant sur un engagement bénévole et de court terme.

La fronde avait été menée par Claude Malhuret, accompagné par deux de ses copains de la fac de médecine, Rony Brauman et Francis Charhon. Ils s'étaient rencontrés dans les couloirs du syndicat étudiant UNEF en 1968. Leur trio devait bientôt former l'équipe dirigeante du nouveau MSF.

Claude Malhuret était l'antithèse de Bernard Kouchner ne serait-ce que physiquement, avec son crâne déjà bien dégarni malgré ses trente-cinq ans, son regard aigu et sa moustache digne d'un major britannique de l'Armée des Indes. Affublé du surnom de « Lénine » par Jean-Christophe Rufin, autre figure incontournable de notre génération d'humanitaires français, Malhuret s'opposait à la vision radicale de son aîné. Sans lyrisme, il faisait preuve d'une capacité d'argumentation implacable et analysait chaque situation avec une fine habileté d'anticipation stratégique,

certain que l'expertise et le professionnalisme l'emporteraient sur le romantisme des débuts.

C'est l'opération « Un bateau pour le Vietnam » qui a mis le feu aux poudres. Il s'agissait (déjà !) d'envoyer un bateau hôpital en mer de Chine, avec mission de recueillir et de soigner les boat people, ces migrants qui fuyaient leur pays pour des raisons politiques, à bord d'embarcations frêles et surchargées. Bernard Kouchner avait rassemblé sur le projet tout ce que Paris compte d'intellectuels, de droite comme de gauche : Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, et même l'acteur Yves Montand. Au-delà de l'objectif humanitaire, l'envoi de ce bateau, *L'Île de Lumière*, cyniquement surnommé par ses détracteurs « Un bateau pour Saint-Germain-des-Prés », défendait un objectif politique : en sauvant des eaux les Vietnamiens qui fuyaient le communisme, MSF dénonçait un régime qu'une partie de l'opinion publique s'obstinait à défendre, à l'époque, par antiaméricanisme.

L'assemblée générale de MSF en juin 1979 a été le théâtre de l'affrontement entre les deux camps. Malhuret dénonçait « l'amateurisme » de cette mission : la mobilisation du public devait à ses yeux s'appuyer en priorité sur des actions techniques et professionnelles. Il critiquait de plus en plus franchement l'indiscipline du noyau de kouchnériens ; eux fustigeaient en retour « les bureaucrates de la charité » et « les technocrates de l'assistance ».

En bons stratèges, Claude Malhuret et son équipe avaient préparé le rapport de force en rameutant un grand nombre de nouveaux adhérents acquis à leur cause. À l'issue des votes, quatre-vingts voix soutenaient Malhuret contre vingt pour Kouchner. Bernard Kouchner s'est incliné : il a créé Médecins du Monde quelques mois plus tard, tandis qu'un

autre groupe de « dissidents » fondait en parallèle Aide Médicale Internationale.

Xavier Emmanuelli, une autre figure tutélaire de MSF, a choisi, lui, de rester fidèle à l'association. Médecin d'origine corse, militant communiste et anticolonialiste dans ses jeunes années, il a cofondé MSF en 1972. Xavier marquera lui aussi les différentes étapes de ma vie professionnelle à venir.

À l'approche de mon départ en Afghanistan, ni mon père ni ma mère ne manifestent le moindre signe d'inquiétude. Au contraire, ils m'encouragent. Ils ont toujours défendu l'idée qu'il faut s'engager dans la marche du monde, quitte à prendre des risques. À la table familiale, on ne dissertait pas sur l'engagement : on s'engageait. C'était une seconde nature. S'ils ne l'ont jamais formulé explicitement, ce principe a guidé l'existence de mes parents. Il a même été à l'origine de leur rencontre puisqu'ils ont fait connaissance lors d'un meeting politique du RPF, le parti fondé par le général de Gaulle en 1947.

Influencé par son professeur de français en classe de première, mon père a rejoint la Résistance dans le sud-ouest de la France à l'âge de dix-sept ans. Il a intégré ensuite l'armée « Rhin et Danube » du futur maréchal de Lattre de Tassigny, celle qui avait débarqué en Provence pour aller jusqu'à Berlin. Rendu à la vie civile en 1945, il a terminé ses études pour devenir avocat. Toujours en relation avec les équipes liées au général de Gaulle, il a participé quinze ans plus tard au processus de l'indépendance algérienne, au début des années 1960.

Je n'ai pas de souvenirs précis de cette période, si ce n'est d'avoir été « évacué » avec ma sœur et mon frère de notre appartement parisien parce que le nom de mon père avait été retrouvé par les services de renseignement sur une liste de personnalités à éliminer par l'OAS, l'organisation d'extrême droite qui défendait le maintien de l'Algérie française.

En parallèle de sa vie professionnelle, mon père poursuivra ses engagements politiques. Longtemps président d'une association d'anciens combattants, il sera élu conseiller municipal et maire adjoint à plusieurs reprises. Ma mère, elle, sans se déclarer ouvertement féministe, fait partie de cette génération de femmes qui ont cherché l'alliance de la vie familiale et de la réalisation professionnelle. Pharmacienne de formation, elle a renoncé à la recherche, sa vocation première, pour travailler en officine et consacrer davantage d'énergie à l'éducation de ses trois enfants, tout en multipliant les engagements associatifs et politiques locaux.

La première rencontre avec mes deux futurs coéquipiers a lieu le jour de Noël 1980 à l'aéroport de Roissy. Il y a Claire, vingt-cinq ans, infirmière, grande baroudeuse dont la blondeur des longs cheveux tranche avec la carrure d'athlète et le regard décidé. Bernard, la quarantaine, médecin généraliste toulousain, présente toutes les caractéristiques du bon père de famille. L'une m'intimide, l'autre me rassure.

Nous allons voyager, vivre et travailler tous les trois, pendant deux mois, dans les montagnes afghanes. Notre équipe est la sixième à partir en Afghanistan. Les volontaires des ONG françaises MSF, MDM et AMI figurent parmi les seuls étrangers sur place. Les fonctionnaires des

Nations unies et les militaires de la coalition contre les talibans n'arriveront en nombre que vingt ans plus tard.

Notre avion s'envole pour Karachi puis Peshawar, au nord-ouest du Pakistan, à la frontière avec l'Afghanistan. C'est de là que part la route qui franchit la célèbre Khyber Pass et chemine jusqu'à Kaboul, la capitale.

Michel Fiszbin, le responsable du programme, nous accueille à l'aéroport. Volubile, le regard à la fois rieur et sérieux, Michel est le fils de Henri Fiszbin, ex-responsable du Parti communiste français, exclu pour dissidence en 1981. Il m'explique toutefois que sa présence ici, aux côtés des populations qui résistent à l'Armée rouge, n'a rien à voir avec la relation compliquée qu'entretient son père avec l'Union soviétique. Michel a conservé cet esprit d'agitateur puisqu'il participera, plus tard, à l'aventure des premières radios libres françaises.

Sa voiture roule jusqu'à notre hôtel à travers l'entrelacement d'impasses et de ruelles poussiéreuses, de bazars multicolores et d'habitations branlantes qui font le centre de la ville. Le Green's Hotel baigne dans une atmosphère d'un autre temps. Ce petit établissement à l'architecture postcoloniale sert de repaire aux volontaires internationaux, aux journalistes indépendants, aux vrais et faux espions, ainsi qu'à une galerie d'originaux que nous surnomons les « guérillas groupies ». À l'image de cet Écossais qui tente d'entrer en contact avec des moudjahidines pour montrer ses maquettes d'avions télécommandés, munis d'appareils photos ou de caméras. « Avec cette arme, dit-il, ils vaincront à coup sûr l'occupant russe ! »

Comme MSF garde le secret sur notre mission dans un souci de sécurité, les conciliabules s'éternisent sur

l'organisation de notre convoi. Hussein, un étudiant pakistanaï, sympathisant de la cause afghane, sera notre interprète. Deux moudjahidines assureront notre sécurité. À des fins de discrétion, nous porterons les tenues traditionnelles locales. Claire, la seule femme de notre convoi, dissimulera son visage sous une burka.

La halte au Green's Hotel se transforme en séjour de plusieurs nuits. Nous quittons Peshawar le cinquième jour, en direction de la vallée de Nuribir, dans la province afghane du Paktia, de l'autre côté de la frontière. De multiples arrêts à des postes de contrôle ralentissent notre progression dans les zones tribales, des espaces de non-droit entre le Pakistan et l'Afghanistan, tristement célèbres depuis la traque de Ben Laden au début des années 2000.

Après quatre heures de route, notre véhicule s'arrête dans un village proche de la frontière où nous passons deux nuits et une journée entière, cloîtrés dans une pièce sombre. Nos gardes du corps autorisent la visite de villageois qu'ils sélectionnent selon des critères mystérieux. Ces gens défilent avec de la nourriture, des sourires et des formules de bienvenue. Même s'ils ne comprennent pas vraiment nos motivations humanitaires, le respect envers un étranger est une notion encore profondément ancrée dans le code d'honneur des Afghans.

Nous embarquons le surlendemain à bord d'un nouveau véhicule. Dans la froideur de l'aube, nos accompagnateurs enfoncez leurs visages dans un turban et tirent leurs bonnets jusqu'au ras des yeux. Les patous, cette couverture en laine brune qui se porte comme un châle, remontent jusqu'aux oreilles. L'air se charge d'une étrange ambiance de conspiration.

Ils déposent notre groupe en fin d'après-midi à l'entrée d'un plateau de désert caillouteux. Quelqu'un explique qu'il faut contourner à pied le dernier check-point avant la frontière. Nous laissons nos affaires dans la voiture. Une heure de marche plus tard, de l'autre côté de la frontière, nos accompagnateurs ont pris le volant d'un nouveau véhicule. La route continue.

Nous sommes soudainement bloqués par des individus surarmés, vêtus à l'afghane, qui scrutent notre convoi avec hostilité depuis l'arrière de leur pick-up. Je réagis d'une manière étonnamment sereine. Je ne me sens pas en danger, car j'ai conscience qu'un réseau de contacts relie notre groupe à Paris via Peshawar, d'où Michel Fiszbin suit les déplacements de ses équipes « à l'intérieur » grâce à des messagers qui le tiennent régulièrement informé de notre progression. Je sens aussi, même confusément, que l'hospitalité afghane n'est pas un vain mot. S'il nous arrivait quelque chose, les hommes qui nous accompagnent seraient prêts à donner leur vie pour notre protection.

Impuissants mais confiants, nous assistons à la montée de tension entre notre groupe et ces individus dont nous ignorons les intentions. Claire s'efface sous son voile. Bernard garde son calme. La scène dure jusqu'à l'arrivée d'un chef religieux local dont l'intervention agit comme un enchantement : les visages fermés s'éclaircissent en larges sourires amicaux, la route se libère et les individus se joignent à notre convoi, qu'ils escortent dans la bonne humeur à travers ce qui apparaît, enfin, comme l'Afghanistan.

Les voitures s'arrêtent au premier village. Le voyage à pied commence. Entourés de Hussein et de six gardes du corps, avec un âne pour porter les bagages, nous découvrons

des paysages grandioses, des montagnes majestueuses, comme des grands enfants en promenade, émerveillés, dans cette douillette passivité propre aux voyages organisés. Nous franchissons les premières gorges des massifs montagneux. À l'exception des hommes que nous croisons, tous en armes, du bazooka en pièces détachées au simple fusil de chasse protégé par un étui en tissu bigarré, rien n'indique que nous traversons un pays en guerre. Même si nous n'aurons jamais à l'affronter directement au cours de notre séjour, la violence se manifesterait souvent, hélas, dans sa réalité permanente : traversée de villages bombardés, carcasses calcinées de véhicules militaires, canonnades lointaines ou bruit oppressant des survols d'hélicoptères à haute altitude.

En cette soirée du 31 décembre 1980, dans le village où nous dormons, aucun bruit, aucune lumière n'évoque les festivités d'un quelconque réveillon. Premier jour d'une nouvelle année, première nuit en Afghanistan... Une nouvelle période de ma vie s'annonce certainement.

Notre équipée repart à huit heures du matin pour une marche en colonne. Nous franchissons une suite de cols et de défilés qui paraît infinie. Je ne sais plus très bien où je suis, ni pourquoi je suis là, mais je vis des instants extraordinaires et magiques.

Ce long périple se termine deux jours plus tard devant une baraque vétuste que nous contemplons sous la pluie. « Voilà l'hôpital ! » s'exclame Hussein. L'équipe précédente a déserté le lieu depuis douze jours. Sur les étagères de l'unique pièce mal éclairée, nous trouvons des cantines de matériel chirurgical et quelques sacs plastiques remplis de cachets.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Humanitaire, une vie d'actions Philippe Chabasse



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O